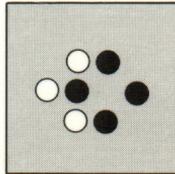


Eric Villeneuve

Le morticien

Roman



P.O.L

Extrait de la publication

Le morticien

DU MÊME AUTEUR

GROUGE, Hachette/P.O.L, 1981.

Eric Villeneuve

Le morticien

roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1987
ISBN 2-86744-085-8

Pour Jean Bruneau

Le morticien — c'est ainsi qu'il prend de l'erre — n'a pas dormi, mais qui a dormi ?

Ses jambes pendent là, dans le vide, et ses bras aussi, incertains, flottants, qui semblent délester le corps.

Accroché à un barreau, au mur, par les dents, le morticien regarde Lam (l'amour sans nom) par une ouverture qui, telle une pupille se rétractant, escamote son visage sitôt qu'il détourne les yeux.

Pour tenir, le morticien a pratiqué une incision de la largeur de sa bouche et scellé ses lèvres en composant avec le barreau, devenu caillot plombé, dentition exorbitante dans le droit fil des lèvres. Aussi Lam, pour l'embrasser, devra-t-il forcer le passage avec la pointe de sa langue. Dehors — transformé en réduit par le morticien —, il fait beau.

« Soleil plein soleil, une ruine de la journée dans l'après-midi. J'en fais le tour avec la bouche, les dents, puis je serre le trognon de la pomme dans ma main, comme un ours contre ma joue. Voilà comment je dors. Loup, soumission totale, exhibition des parties vulnérables (sexe, gorge, ventre). »

La pensée du morticien semble évoluer dans une anima-

lerie, où elle passe d'une expérience à une autre.

« Je mets du blanc dans mon corps, et de la graisse : beaucoup plus que pour une opulence : de la graisse pour faire échouer ma carcasse comme celle d'une baleine, et là je meurs sur une grève, parmi les miens, qui ne manquent pas à l'agonie.

» Aussi étroitement que l'humidité notre paralysie s'associe au sable : par vagues nous pourrions nous retirer, mais pas nous enfuir...

» Mourir avec les siens ne signifie pas briser sa solitude, cela traduit une autre aspiration : que nous pleurions les uns sur les autres dans les limites exactes de notre drame, que les larmes existent mais n'affectent que nous.

» Nous quittons la vie sans ivresse ni confort : plus de ciel, plus de grotte (respectivement). La détresse élève sur nous la mer. Rien, pourtant, ne s'en trouve rempli. L'eau présente une forme insaisissable, qui n'imité aucun récipient.

» Sur ma droite, des parents en chœur, le nécessaire de plaintes ; sur ma gauche, des parents suspicieux qui viennent me faire honte (leur discours est une seule attention à la prochaine fois, mais il n'y aura pas de prochaine fois : l'avenir de l'espèce, c'est ma famille fondue).

» A l'aube, la graisse s'étend, jaune, détachée du corps, en horizon d'huile, jusqu'au crépuscule.

» Il fait beau et je suis le fond de la mer. »

Il reste, certes à la traîne, qu'en d'autres temps le morticien eut droit à certains égards. Un jour, par exemple, on le laissa seul en appétit, tel un comédien s'appêtant pour son masque. Il a choisi ce qu'il désirait pour sa réfection. Mais ça n'a pas marché. Et si, à sa table, il s'était effondré ?

Après dîner, un ami lui proposa un vieux blouson, afin de sortir. Son imprévoyance l'obligea à l'endosser. Kaki, resserré aux poignets, un col de fourrure artificielle, pas de grande taille : un blouson modèle. Son ami l'aidait, il le lui rendait à sa façon :

il le portait. Le blouson encore : ancien modèle de démonstration, il conférait un surcroît d'expérience à son corps, dont les mouvements s'appropriaient les plis de la toile, jouaient avec eux devant témoins.

Il a gardé le blouson, l'a même déployé sur son dos comme une voile. Pourquoi l'autre, en effet — et pas seulement l'ancien propriétaire du vêtement — ne soutiendrait-il pas l'effort de son corps à la manière du vent dans une mâture ? N'effilochant ni ne couvrant la voile, lui donnant au contraire sa raison d'être sous un visage au frémissement ascétique — un visage tendu vers le hâle. Ce serait, trait pour trait, l'énergie solaire.

Quand on n'est pas de service, on va jouer aux cartes (les pages désunies du Mutus Liber auquel on renonce) avec les autres.

Morticien, renoncement qui se prête à toutes les heures de la vie, jamais dénoncé, jamais définitif. Aujourd'hui, il œuvre dans une vaste forêt dont il interdit l'activité. C'est rude l'odeur des résineux puis, sans transition, celle de vomis qu'exhale souvent le détour du chemin dans les forêts de montagne.

De temps à autre, le morticien arrête le moteur de son deux-roues, enlève son casque, reste immobile pour exprimer de sa poitrine le vent de la course, prévenir la sensation d'impact, et sa chemise semble alors plus stricte, tel le vêtement d'un employé. N'a-t-il pas entendu un bruit de scie ? Ou bien, sur le bord de la route, parmi les aiguilles de pin et comme sous l'effet d'un moment d'attention, la colonne de fourmis n'est plus vaine.

La forêt ne lui inspire rien. Il ne partage avec elle ni la joie de vivre ni le dégoût de soi entre lesquels varie son humeur. Ce qui l'atteint, réfléchi sur son origine, ne sert qu'à l'isoler. Ce n'est pas un moyen : il n'a pas choisi, il n'use de rien. Comme un prénom s'impose, il subit, bouche bée, ouvert à demi par une déconcertante suffocation, le désespoir complétant la figure.

La subite contraction de sa bouche justifie la poursuite engagée contre lui : il a tué, s'aménage un terrain au-delà du visage : il fuit dans un espace qu'il s'incorpore en partie, à l'encontre de l'effort déployé, comme s'il lui revenait également de se livrer ; il fuit, acculé par un larcin extatique qui comprend son ennemi, sa mort. Prêt de succomber, il songe à tout ce qu'il aurait voulu lier avant d'en finir. Cette pensée renforce sa peur et non son désespoir. Il ne meurt plus : on l'accuse seulement, il se défend froidement, plus oppressé que jamais alors que, c'est bien fait, son affaire devient légère, légère ; ascendant, il s'enferme dans son alibi (une haute sphère d'invulnérabilité), bientôt unique dans la conception de la faute ; l'accusation abandonne. Il se délie car tout se tient dans une preuve qu'on lui donnerait de son crime.

Sa faute : « Je suis tombé sur ma blessure, mon passage secret ; ce fut beau, mais le beau pour me trahir — mais dans le piège tout m'appartient. »

Comment faire buter cette culpabilité contre la voile ?

En été, à l'arrivée des citadins — dont les circuits en forêt effacent le sien —, l'incendie ronfle, s'ébranle, front commun de cent trains de banlieue. Très gêné, le morticien se jette dans les flammes, puis, au bureau de la compagnie, sa mission achevée, il va toucher ses soins.

Glissant le long du mur avec son barreau, le morticien, que la détermination affichée par sa bouche distingue d'une limace, cherche une ouverture loin de celle que son regard abandonne (dans sa mémoire comme un contretemps, il voit le passage d'un jeune garçon ; et combien de fois déglutit-il en remontant le cours de son habit jusqu'à l'achat ?), sachant toutefois qu'il trouve rarement là où il n'est pas certain de découvrir : même dans le désir il rencontre des paresseuses.

Afin de progresser, il desserrerait volontiers le frein des

veines, mais qu'il soit rouge ou aveuglé le sang retient la plaie — et les appétits se réunissent en petit coma dans la bouche.

Le morticien décide de s'en prendre à l'origine du sang. Ses parents, il les quitte au plus mauvais moment : il part avec, en tête, la bonne tenue de leurs deux corps alors que le temps, trop limité désormais pour la maintenir, la chasse avec leur propre souffle. La coïncidence lui prépare du vieux dans son neuf. Il ne peut pas refuser.

Plus bas, mais là c'est personnel, il y a un pied nu qui veut se souder à la jambe. Son affaire s'abriterait volontiers dans un vestiaire : accompagnée de la chute de quelques vêtements, immédiatement remplacés par d'autres — en sortant, on se promène à la tête de deux corps (celui qui se trouve maintenant roulé en boule dans un sac a pu être échangé entre les jeux et il a des couleurs).

Sous sa meilleure apparence, le morticien devient le protégé de Lam, l'amour, et il le protège — l'échange crée la confusion.

« Pour te faire plaisir, je veux bien acheter quelque chose à manger ou une voiture avec une place pour moi, mais les choses sont surtout pour les dédaigner : toutes les choses pour la moue. »

Au bas de la lettre d'amour, le morticien écrit — mais la lettre d'abord :

En descendant le long du mur, bien avant de te rencontrer, je suis passé sur un enfant noyé. L'eau ne m'en avait pas averti, après seulement elle rappelait le drame. Je me souviens : je me suis accroché à lui comme un souffle de vie, mais ça n'a pas pris.

Mes bras ne pouvant me prêter main forte, j'ai confié l'effort de réanimation à mon cou ; lui s'est servi de la tête comme d'un instrument, la blottissant au creux des épaules du noyé, puis effectuant avec le front plusieurs pressions sur le ventre et sur la bouche.

Pour ma peine, je reçois maintenant ma part de tombe déliquescence. Mort en mer : le goût du sel franchit mes lèvres.
(Je mets mon nom)

Afin de soustraire le morticien à l'interminable repos éternel, un gentil garçon a éclairci le bas de son visage. Plus de soudure sur ses lèvres, complice de la trame du mur. L'ouvrage s'éloigne. Il reste cependant à la distance d'un paysage : à la portée du voyageur.

Lassitude soudaine de sa condition, le morticien est gagné par l'épuisement. Parce qu'elle disparaît, le morticien comprend qu'une part de la volonté se trouve attachée au corps (aux lois qui le régissent). Elle l'accompagne avec fidélité, même dans une chute fatale : elle accompagne le corps et la chute, indissociables. Privé de cette volonté, le morticien continue, certes, sur sa lancée, mais il connaît mieux son malaise. Peut-être la science ?

Il s'enfonce à perte de vue, tant le malaise agrandit le champ : il ne doit pas se détourner au profit de l'ensemble, sinon il ne retrouvera pas le point quitté en piqué, même en se penchant, en s'abîmant dans sa propre direction — bien sûr, le corps minimise ce détachement (comme lui-même s'y essaie en prétendant, si besoin est, qu'il a seulement voulu aérer, interdiction d'aérer).

De la solitude en morticien, il retient une petite science guère présentable, un peu honteuse même, où, le long d'un pied, enfiler une chaussette le matin sans assistance, parce qu'une telle assistance ridiculiserait, vous éloigne avec douceur de la tendresse. Cette douceur, il ne la doit à personne, et sa solitude s'identifie avec cette science un peu honteuse, apprise sans autre effort intellectuel que la macération. Voici quel amour du paysage elle commande : maints éclats en sont rapportés sur le corps par les navettes du regard. Après toutes ces années, en

effet, le corps se précipite sur les tatouages les plus vains. Il y trouve prétexte à ses vieux pansements.

L'ami vient chercher le blouson laissé sur le morticien. Il le jette en travers de son épaule.

« Alors tu n'es pas la baleine ?

– Non.

– C'est que tu ne prends plus ton bain avec des bateaux. »

L'impossibilité de négocier son poids et ses mensurations m'empêche de poursuivre selon son attente, ou seulement de répondre à sa question. Ce serait oui : le « non » effronté (je l'avoue maintenant) lui-même s'efface.

Conséquence inattendue de ce mutisme, Len me met au défi de lécher sa jambe.

Nous savons tous deux de laquelle il s'agit, néanmoins, et quelle matière la remplacerait dans sa folie, en cas d'amputation brutale (l'ivoire). Mais je crois à une coïncidence et, du sens qui le sollicite, mon esprit ne retient que le mouvement vers lui, cet espoir qui me pousse au recueillement. Len devient pieux, moi, une petite femme sise sur la crête d'un labour épuisé.

Très tôt ce matin (c'est bien la suite de mon histoire, et s'il advenait qu'elle s'écartât de ce que je viens de raconter, l'homme pieux et la petite femme resteraient éternellement côte à côte), très tôt ce matin (selon Len, car je n'ai pas cette notion

du temps) un groupe de pêcheurs a découvert dans le sable l’empreinte d’une créature marine de proportions considérables, mais la créature même ne nous était pas destinée. Va-t-en, elle s’en va : le noyau de curieux éclate, chaque pêcheur s’éloignant avec sa prise, l’extrémité d’une corde marquée tous les mètres d’un trait noir. Toutes les cordes tendues me représentent dans l’esprit de Len.

Il m’a entravé d’étrange manière : négligeant de contraindre les mains et les pieds, comme si je n’avais pour mouvements que les élans du corps. Puis il m’a calé sur son épaule droite, son bras gauche me tenant par derrière, l’autre non : du doigt il me montre sa cabane, toujours dans le sable. Ensuite, je ne sais laquelle de ses actions mérite d’être mentionnée en premier : certes il me dépose nettement en retrait du pas de sa porte afin de masquer mes proportions, mais aussi, dans un bref moment de lucidité, il m’apporte un verre d’eau.

Profitant de ce qu’à mon sens la journée évolue exclusivement dans un milieu d’après-midi ensoleillée — toutes les dix minutes, ma mère m’appelle pour le goûter —, il soutient gentiment que me délivrer reviendrait à me priver de manger. Il me comprend trop bien. L’éveil de ma méfiance est cuisant.

« Ma maigreur ne t’apparaît guère parce que je ne suis pas aussi nul physiquement qu’on l’attendrait d’elle. Si je n’ai pas de lard, j’ai du muscle. Si je n’ai pas de muscle, je suis un excellent placier pour mon corps : tu le vois fort parce que tu l’aperçois partout sur ton chemin. »

Il me délie, sans changer d’avis sur l’existence d’un lien. Avec le corps qu’il me prête, on ne saurait s’enfuir, ou seulement se replier sur soi.

Sur mon vrai corps, il peint (ici un éclat, une tache) un ensemble de marques, de signes, avec un crayon gras dont la couleur bleue, sur la peau, ressort comme une brûlure. Si j’agissais à sa façon, deviendrais-je idiot ? Voilà une des questions qui m’obsèdent face aux êtres que mon propos laisse

Un être qui se consacre tout entier à sa vocation devient le fil conducteur de fortunes diverses. Ainsi en va-t-il du morticien, qui vise toujours un point d'appui très éloigné de lui-même, a priori hors d'atteinte.

Pour éviter de basculer, le morticien ne se lance pas. A l'opposé d'une démarche impulsive, menée par les seules capacités du moment, il se concentre jusqu'à se révéler apte à émettre un faisceau d'ondes, tel un radar — le seul instrument de l'esprit qui puisse tourner à vide sans perdre sa fiabilité.

Ces ondes se substituent au morticien, lui conférant une identité fluctuante. Leur faisceau regroupe maintes reconnaissances en pays désolé (bords de mer, jungle, désert), autant de ponctions sur les splendeurs élémentaires du globe propices aux entreprises ferventes.

Lorsque le radar capte enfin un écho, le morticien se sent arriver à une hauteur d'appui miraculeuse, dont le caractère gratifiant se décompose comme suit : le manque, la hantise, la passion.



9 782867 440854

ISBN : 2-86744-085-8
F10085-4 87

77 F